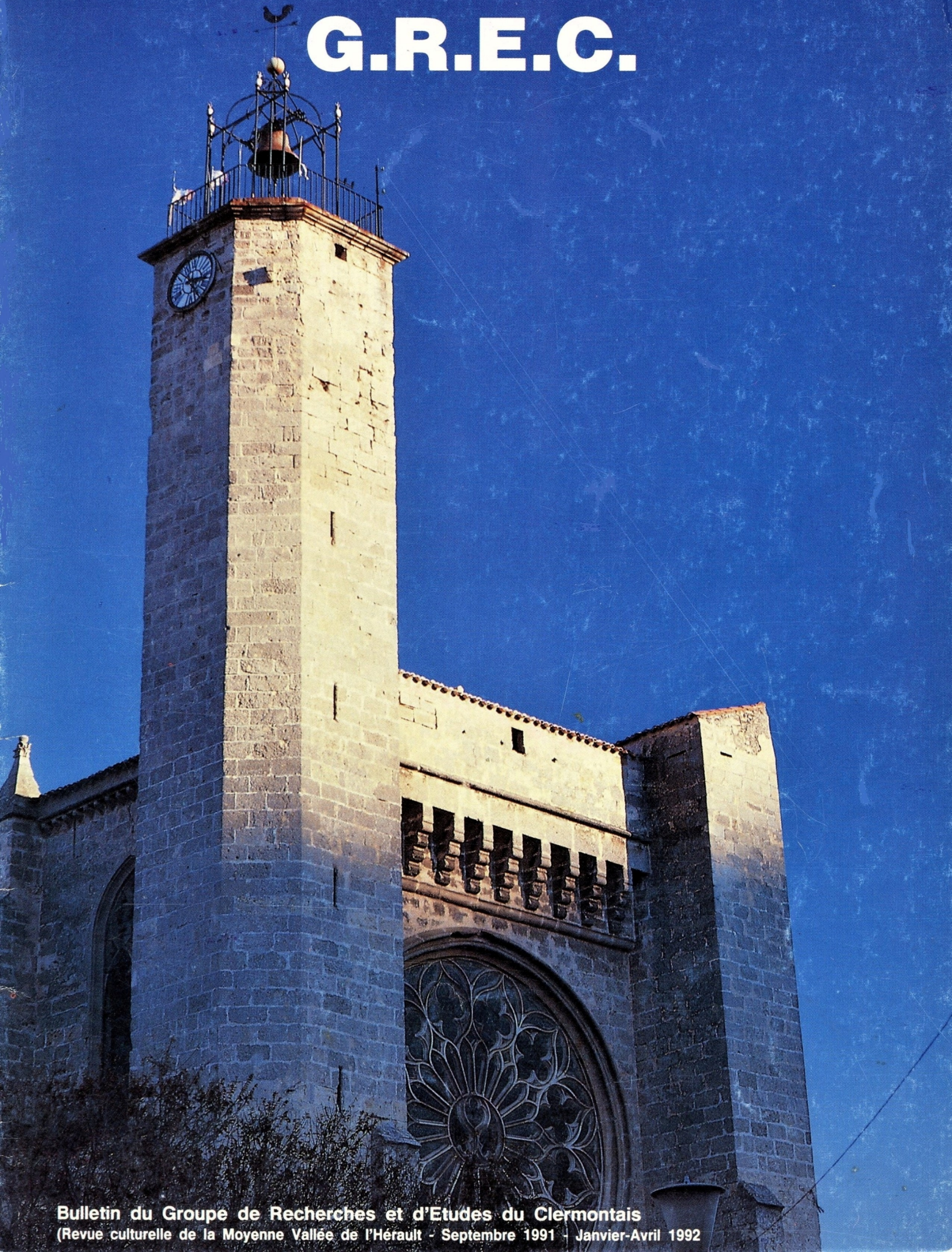


G.R.E.C.



PONS DE LERAS

Fondateur de l'Abbaye de Sylvanès

Nous donnons dans le présent numéro la vie de Pons de Leras, le fondateur de la belle abbaye cistercienne de Sylvanès devenue depuis plusieurs années un centre culturel d'une très grande renommée.



Pons de Leras, seigneur-chevalier, photo Levêque, Lodève



A. PONS DE LERAS

Un saint laïc, enfant du Lodévois, fondateur de l'abbaye de Sylvanès, en Rouergue, monument remarquable de l'architecture cistercienne

L'origine de Sylvanès coïncide avec un des plus grands moments de l'histoire de la chrétienté, celui de la renaissance spirituelle et artistique qui, du X^e au XII^e siècle, enfanta tant de chefs d'œuvre.

“C'est durant cette période que la littérature française prend naissance avec la “Chanson de Roland” et l'apparition de la première version connue de cet immense chef-d'œuvre qu'est le poème de “Tristan et Iseult”, écrit Emile Henriot dans la présentation de son ouvrage “Neuf siècles de littérature”.

“Ces siècles auront vu naître la première cathédrale, la première ogive, la première tapisserie, la première chanson de geste et entendu le premier plain-chant, les premières orgues et avec cette folle aventure des croisades commencé à découvrir le monde. C'est enfin les débuts du siècle “des grands progrès”, nous dit le grand historien Georges Duby.

En cette année (1) du 850^e anniversaire de l'abbaye, il est bien normal qu'un fils de Lodève rappelle la vie de son fondateur, ses mérites et ceux des premiers constructeurs.

Comment Pons de Leras exécuta-t-il son projet ? C'est ce que nous apprend un moine de cette abbaye : - **Hugo Francigéna** - dans la chronique qu'il écrivit entre 1161 et 1171, sur l'ordre de son Abbé.

Une copie de cette chronique, faite en mai 1667 sur l'original déposé alors au chartrier de Sylvanès se trouve à la Bibliothèque Nationale (collection Doat, vol. 150) - publié à diverses reprises notamment par Baluze, le bibliothécaire de Colbert et professeur de Droit Canon au Collège de France. On peut encore la lire dans l'édition procurée par l'abbé Verlaguet à Rodez en 1910 dans son *Cartulaire de Sylvanès*.

Cette chronique reste l'un des plus beaux textes de notre littérature médiévale en Haut-Languedoc.

L'existence de Pons de Leras, toute de contrastes violents, reflet d'un tempérament passionné qui vit pleinement l'instinct qui lui est accordé et où la violence du grand brigand de grand chemin n'aura d'égale que la ferveur du chrétien repent, ne se peut guère concevoir en dehors de haut Moyen-Age rude et assez peu soucieux de la vie d'ici-bas, et en dehors aussi d'un paysage désertique, de rochers gris comme taillés à coups de hache, troués de grottes et de repaires, hérissés ça et là d'un piton plus abrupt où le nid d'aigle d'un seigneur trouvera naturellement son aire.

C'est dans un de ces paysages abandonnés en apparence de Dieu et des hommes, qu'au début du XII^e siècle sous le règne de Louis VI “le Gros” (1108-1137) vivait au château de l'Escalette qui domine de ses escarpements la haute vallée de la Lergue, le seigneur-chevalier Pons de Leras.

Homme d'illustre famille, riche, dévoué, courageux, mais d'un tempérament emporté, Pons menait une vie normale au début de sa jeunesse. Il possédait de grands biens, des relations brillantes et étendues. Soldat intrépide, il s'était lié avec plusieurs seigneurs de la région : malheureusement à un certain moment, il s'orienta vers une vie de désordres et de brigandages.

Lorsqu'il ne pouvait réaliser ses desseins par la persuasion il n'hésitait pas à employer la violence. Non seulement ce nouveau comportement de Pons portait grand dommage à ses voisins, mais à chaque occasion, il s'emparait du bien des autres.

Son mariage avec une jeune fille, du pays, sans doute, comme lui, de petite noblesse, ne changea rien, au début, à sa manière de vivre.

De cette union naquirent deux enfants, un fils et une fille dont les noms, comme celui de la mère, ne nous sont pas parvenus.

Fort heureusement les qualités exceptionnelles de sa jeune épouse finirent par avoir une heureuse influence sur le comportement de notre intrépide seigneur-chevalier.

En effet, un revirement devait se produire chez cet homme si redouté jusqu'à ce jour dans une région au relief particulièrement tourmenté.

La conversion de Pons

Il connaît un jour cette irruption de la grâce qui réoriente une existence et porte à juste titre le nom de “conversion”. Il décide de changer de vie. Il s'ouvre de son projet de se retirer du monde à son épouse, qui l'accepte. Bien résolu à expier ses crimes, il cherche par quels moyens il pourrait obtenir miséricorde, et il n'en trouve point de meilleur que le renoncement pour le reste de ses jours dans la prière et la pénitence.

Avec son consentement, et richement dotée par lui, sa femme se retire avec sa fille chez les moniales de “Brinonia” (scripsit Hugot Francigéna) qu'on voulut récemment identifier avec le monastère de la Celle-sainte-Perpétue, situé par les uns dans le Lot, par les autres dans l'Ariège. Quant au fils de Pons, il entre à l'abbaye bénédictine de Saint-Sauveur de Lodève.

Mais Pons ne fit pas mystère de ses résolutions et les exposa franchement à ses voisins et amis. Il les entretint avec chaleur du mépris du monde, des fruits de la pénitence et des joies des bienheureux. Tant et si bien que, séduits par ses véritables sermons à la gloire de Dieu, six de ses compagnons : Raimond de Piret, Guiraud de Roca ; Hugues le Grand et Guillaume d'Esparron, entraînés par sa forte conviction, résolurent de se joindre à lui et de ne plus le quitter.

Fidèle aux paroles de l'Évangile, Pons décida de tout vendre et d'inviter tous ceux à qui il devait quelque chose ou à qui il avait causé quelque tort, à se rendre à Pégairolles, l'un des trois premiers jours de la Semaine Sainte, afin d'être dédommagés.

La confession publique

Un moment essentiel dans la biographie du fondateur de l'abbaye de Sylvanès est sa confession publique, à Lodève, le jour des Rameaux, en l'an 1131.

La Revue de l'Œuvre bénédictine de l'abbaye Saint-Benoît d'En Calcat nous donne le récit de cette belle et touchante cérémonie, signature de Père Fulcran Hébrard, originaire de Lodève, sous le titre : *“Une semaine Sainte bien employée : la conversion de Pons de Léras, fondateur de l'Abbaye de Sylvanès”*.

Ce récit constitue un passionnant témoignage sur les rites médiévaux et les “cérémonies pénitentielles” qui existaient déjà, au Moyen-Âge, dans la tradition gallicane. Avant d'entrer dans la Semaine Sainte, ce Mémorial de la Pâques l'Église ancienne accomplissait un grand rituel de rémission des péchés auquel Pons n'a fait que se soumettre, mais avec une ferveur particulièrement brûlante.

“Le jour des Rameaux d'une des premières années du XII^e siècle, la population lodévoise réunie autour de son évêque, sur la place, devant le palais épiscopal, assistait en plein air à la bénédiction des “palmes”.

Tandis que les cloches de l'église Saint-André sonnent à toute volée, mêlant leurs joyeux carillons à ceux de la cathédrale Saint-Genès, un important cortège se déroule à travers les rues de l'ancienne cité épiscopale, passe par l'ancienne porte de la ville, (rue Broussonelle) et arrive sur la place de la Bossanelle (aujourd'hui place Alsace-Lorraine). Là, devant l'église St-André, se dresse une estrade où ont pris place l'évêque Pierre de Raimond, entouré du haut clergé du diocèse. Après lecture de l'Évangile, voici que, dans le silence qui venait de s'établir, une rumeur s'élève. Dans un angle de la place, près de la porte de la ville, un groupe de sept hommes, nus jusqu'à la ceinture et déchaux s'efforce de fendre la foule. Le premier est traîné par un comparse qui le tire au moyen d'un lien de “redorte” (clématite) passé à son cou et le frappe à coups de verges. Le groupe s'efforce d'atteindre le prélat. “Pons de Léras ! c'est Pons de Léras” s'écrie-t-on de toutes parts, et une vive curiosité tend tous les visages vers la chaire de l'évêque aux pieds duquel ces hommes sont parvenus à s'agenouiller.

(Comme nous le disons plus haut, tout le monde sait que dans la région le chevalier Pons, seigneur du château de Léras, avait mis en vente ses biens, acceptant paiement en nature aussi bien qu'en argent, et qu'après avoir fait se retirer sa femme et ses enfants dans les monastères, il convoquait à Pégairolles, village de son fief, blotti au fond de la vallée au pied de son château prestigieux - où on peut encore voir une superbe muraille fort bien conservée, vestige de la fameuse tour carrée construite par l'évêque Gaucelin de Montpeyroux qui occupa le siège épiscopal de notre ville de 1161 à 1187 - pour les premiers jours de la Semaine Sainte, tous ses créanciers et les victimes de ses rapines).

Voici que Pons de Léras tendait à l'évêque un parchemin qu'il avait fait rédiger et sur lequel on lisait ses crimes.

L'évêque, après en avoir pris connaissance et donné lecture de cette confession publique, fait un geste d'absolution.

La Semaine Sainte de PONS DE LERAS

Le lundi et les jours suivants, il s'emploie à dédommager ses victimes, puis mettant ses pas dans ceux du Christ, le Jeudi Saint - jour qui est appelé “la Cène du Seigneur” - il prend treize pauvres qu'il sert lui-même à table, après leur avoir lavé et baisé les pieds. Ne voulant pas donner au repos de cette nuit qui avait vu la Passion du Sauveur, Pons et ses compagnons partirent par les rudes chemins des Causses pour aller à Saint-Guilhem de Gellone vénérer l'insigne relique de la vraie croix donné par Charlemagne à ce preux chevalier, pénitent comme eux. Ils subirent en route un orage épouvantable, mais ils purent tout de même arriver à Gellone pour la solennité du Vendredi Saint. Ils y trouvèrent l'affluence des grands jours, et parmi les pèlerins un ami de Pons, Raymond Pierre de Ganges qui les invita à venir chez lui célébrer la fête de Pâques.

C'est à Ganges qu'ils assistèrent aux grandes cérémonies en l'honneur de la Résurrection du Seigneur.

Pons et ses compagnons ont donc tenu à faire de chacun des jours de la Semaine Sainte une étape spirituelle, chaque étape étant liée à un rite liturgique : de pénitence et réconciliation le jour des Rameaux, de miséricorde et de charité le Jeudi Saint, de participation aux souffrances du Sauveur le Vendredi Saint, et enfin le jour de Pâques, à la vie du ressuscité.

Le pèlerinage de PONS et de ses compagnons

Étape finale qui s'achève en une sorte de grandiose “envol” vers les chemins d'un immense pèlerinage : ils se dirigent d'abord vers Conques et Saint-Jacques de Compostelle, en Galicie, puis à Saint-Martin de Tours pour prier sur le tombeau de l'apôtre des Gaules, vers le mont Saint-Michel “au péril de la Mer”. De là ils gagnent Limoges où ils vénèrent les reliques de Saint-Martial, l'apôtre de l'Aquitaine, et de Saint-Léonard.

Ils arrivent enfin à Rodez, où l'évêque Adhémar les reçoit, sans doute impressionné par la foi de ces hommes et par le rayonnement peu commun du visage de celui qui les guide.

Ce dernier ayant fait part de son intention de rechercher un lieu solitaire pour y prier et y faire pénitence, le comte de Rodez, dont on sait qu'au XII^e siècle il est vicomte de Lodève, joint ses efforts à ceux de l'évêque pour convaincre Pons de s'installer en Rouergue.

Fondation du Monastère

Deux seigneurs de la région, Arnaud du Pont de Camarès et Guillaume de Versols mettent à sa disposition les terrains du “Mas Embaccio” et du “Mas de Théron” situés dans ces lieux particulièrement boisés respectivement situés sur la rive droite et gauche du petit ruisseau du “Cabot” coulant au fond de la vallée.

S'inspirant de l'injonction de Saint-Benoît de Nursie, “ora et labora” - prie et travaille -, nos solitaires y défrichent une clairière pour y bâtir de leurs mains de simples cabanes de branchages autour d'un autel dédié à la Vierge Marie.

L'évêque de Rodez, qui les avait si bien reçus lors de leur passage dans la ville épiscopale, vint probablement bénir en

1133 leurs travaux à l'occasion de la visite qu'il fit dans le Camarès.

Leur vie exemplaire force l'admiration des habitants du pays et des diocèses voisins : Béziers, et surtout Lodève. Un événement imprévu vient augmenter la popularité de nos cénobites.

Dans le pays, à la suite de très mauvaises récoltes, éclate une famine terrible. La misère est grande chez les paysans et de partout accourent des gens affamés vers Sylvanès comptant sur les aumônes des religieux. En cette circonstance si difficile pour les gens du pays, Pons se distingue par son sens de la justice mis au service des pauvres.

A dater de ce temps-là le nombre des religieux ne cesse de croître, en même temps que les moyens du monastère, si bien que l'on vit bientôt la possibilité de l'ériger en abbaye.

La fondation de l'abbaye

Décision est prise de s'affilier à l'un des ordres religieux existants : chartreux, bénédictin, cistercien.

Sur les conseils de Guigues, prieur de la Grande Chartreuse, près de Grenoble, Pons de Lérans choisit l'ordre de Citeaux, créé en 1098 par Robert de Molesme et dont l'animateur incontesté fut Saint-Bernard.

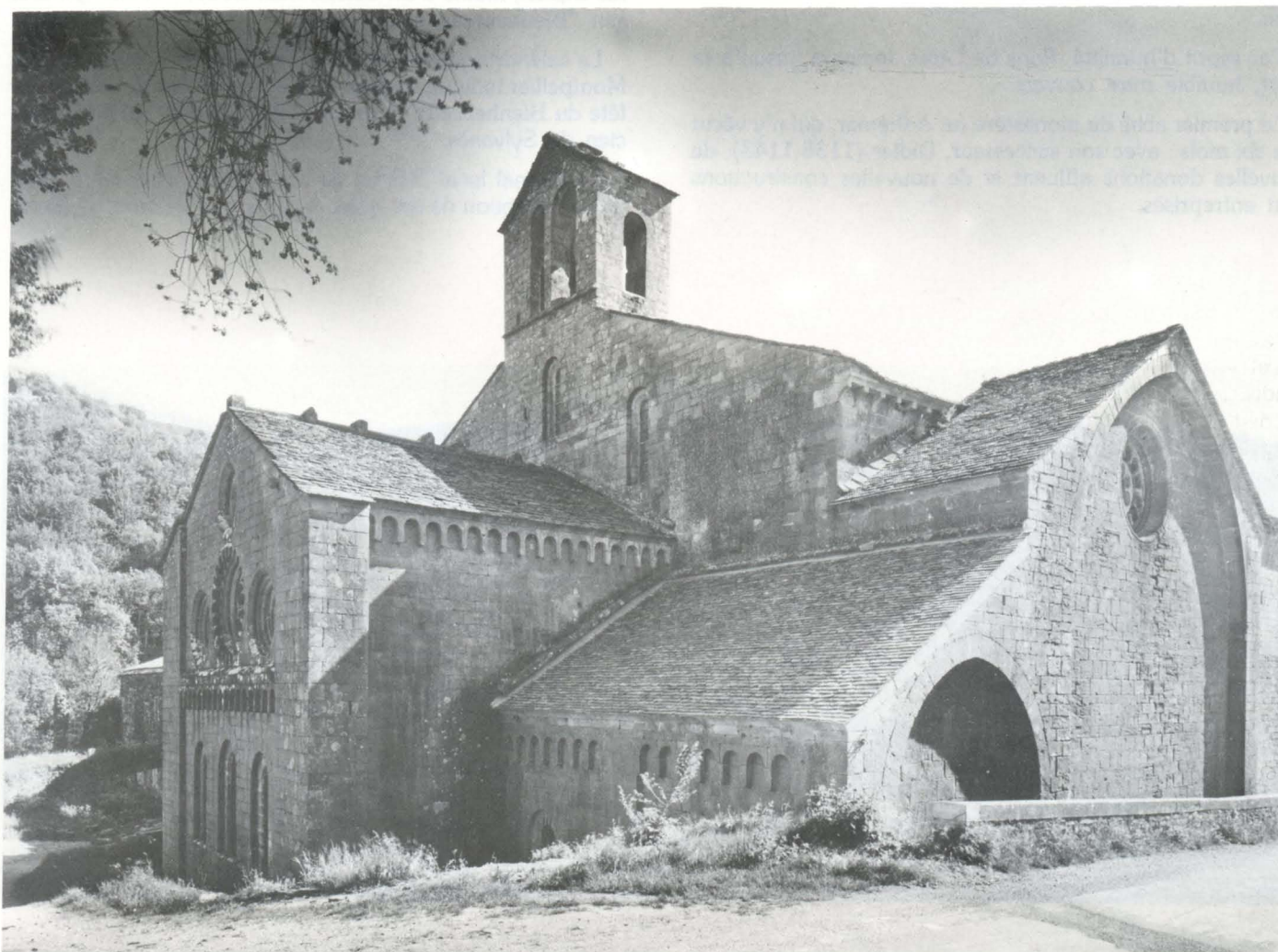
C'est donc à l'abbaye de Mazan, canton de Montpezat en Vivarais (Ardèche) que le bienheureux Guigues conseille à

Pons de Lérans de s'adresser comme la plus propice à la réalisation de ses pieux desseins. Notons d'ailleurs que les belles abbayes provençales ont été fondées à Mazan, Le Thoronet en 1136, et Sénanque en 1148.

Alors M. Pierre, premier abbé de Mazan, un saint homme de pieuse mémoire et digne de Dieu, envoya à Sylvanès quelques hommes choisis pour préparer les locaux et rendre le lieu approprié à un monastère. Quant aux frères de Sylvanès, il leur dit de venir auprès de lui... il les éprouva et les forma pendant un an sous la règle de saint Benoît et les revêtit de l'habit monastique. Puis il leur donna la bénédiction et les renvoya. Il mit à leur tête l'un d'entre eux, un homme sage et bon, très cultivé, Mgr. Adhémar, qu'il établit comme abbé, lui confiant le soin de la maison.

C'est ainsi que le monastère de Sylvanès fut érigé en abbaye l'an 1136 de l'Incarnation de notre Seigneur.

Ce choix de Mazan s'explique par la proximité géographique avec Sylvanès, mais aussi par le fait que cette très ancienne abbaye du Vivarais, aujourd'hui détruite, fut le berceau de la première vie écrite de saint Fulcran de Lodève. On peut supposer en effet que, dès son arrivée à Mazan, Pons fit le récit de la vie, toute de bonté, de saint Fulcran, ce grand évêque de l'an mil, annonciateur des temps nouveaux. Le siècle ne s'était pas écoulé qu'un abbé de ce monastère, Pierre de Millau (1196-1210) rédige une biographie de notre saint glorieux, à la prière de Raymond, évêque de Lodève (1187-1210) et des chanoines de l'église-cathédrale.



L'abbaye cistercienne de Sainte-Marie de Sylvanès (photographie Pierre Lautier)

C'est ce que nous confirme François Bosquet, évêque de Lodève, dans sa préface de la vie de saint Fulcran publiée en 1651. Par son œuvre, par son rôle comme Intendant de Montauban (1641-1642), puis en Languedoc (1642-1656) et comme évêque de notre cité (1648-1656), de Montpellier (1656-1676), François Bosquet fut un homme de premier plan. Sa vie de saint Fulcran le montre capable de faire œuvre d'historien, citant et critiquant ses sources : en elle, se conjuguent les soucis pastoraux de l'hagiographie et l'esprit critique de l'ancien commissaire.

Son témoignage est capital, car lui, et lui seul, révèle l'existence, la teneur et la date de la première vie de saint Fulcran.

Les personnages les plus influents de l'époque envoient à la nouvelle fondation d'importantes sommes d'argent : l'empereur de Constantinople : Jean Commène (1118-1143) puis Manuel Commène (1143-1180), Roger II, roi des Deux Siciles (1101-1154), Tibault de Champagne, fondateur de l'Ordre du Temple ainsi qu'un certain Guillaume d'Outre-Mer.

Des liens étroits ont existé, pendant des siècles entre le Rouergue méridional, l'Orient chrétien et les pays slaves évangélisés au IX^e siècle par saints Cyrille et Méthode, liens matérialisés par des alliances familiales. C'est une peuplade slave venue d'Ukraine, les Ruthènes, qui ont fondé la ville de Rodez.

Un riche et noble de Lodève, Pierre Aibrand, participa à la construction du dortoir, et son fils, à celle du réfectoire.

Par esprit d'humilité, Pons de Léras demeura, jusqu'à sa mort, humble frère convers.

Le premier abbé du monastère fut Adhémar, qui n'y vécut que six mois : avec son successeur, Didier (1138-1143), de nouvelles donations affluent et de nouvelles constructions sont entreprises.

Le changement de place du monastère Mort de Pons de Léras

Le troisième abbé, Guiraud (1144-1161) fonde en 1146 le monastère des femmes de Nonenque, situé à une quinzaine de kilomètres de Sylvanès.

Dès 1151, il achète le terrain du "Mas de Salèlles" situé sur la rive droite du Cabot, pour y construire à une portée d'arbalète, un nouveau monastère, plus important que le premier et peut-être plus à l'abri du monde profane. La chronique nous apprend que deux fils de Pierre Aibrand, Pierre, sacriste de l'église de Lodève, et Guiraud, son frère, firent construire un magnifique dortoir plus grand et plus beau que le premier ; un certain Richard Clarii, clerc de Lodève, se chargea du réfectoire.

Encore une fois, les Lodévois sont présents pour aider au développement de l'œuvre de leur compatriote.

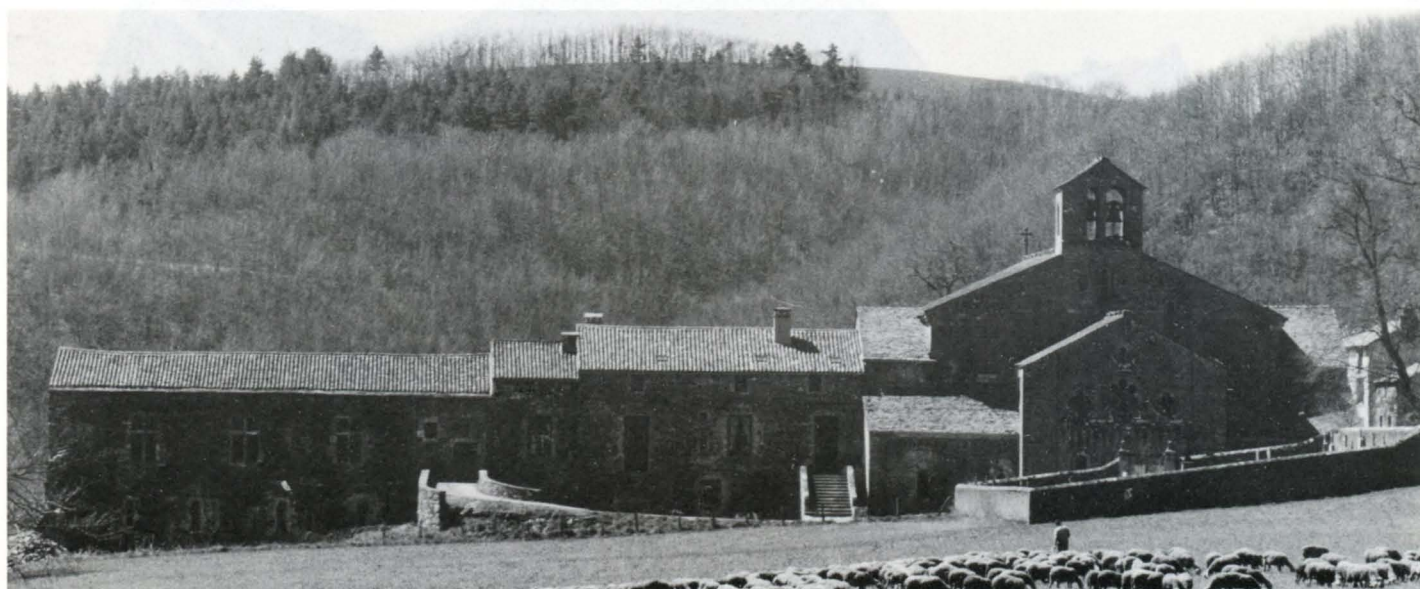
Pons de Léras qui vit humblement à Sylvanès au milieu des frères convers jusqu'au jour de sa mort un 1^{er} août, en 1147 ou en 1148, on ne sait, est resté fidèle à son message de charité.

Pons de Léras et l'église

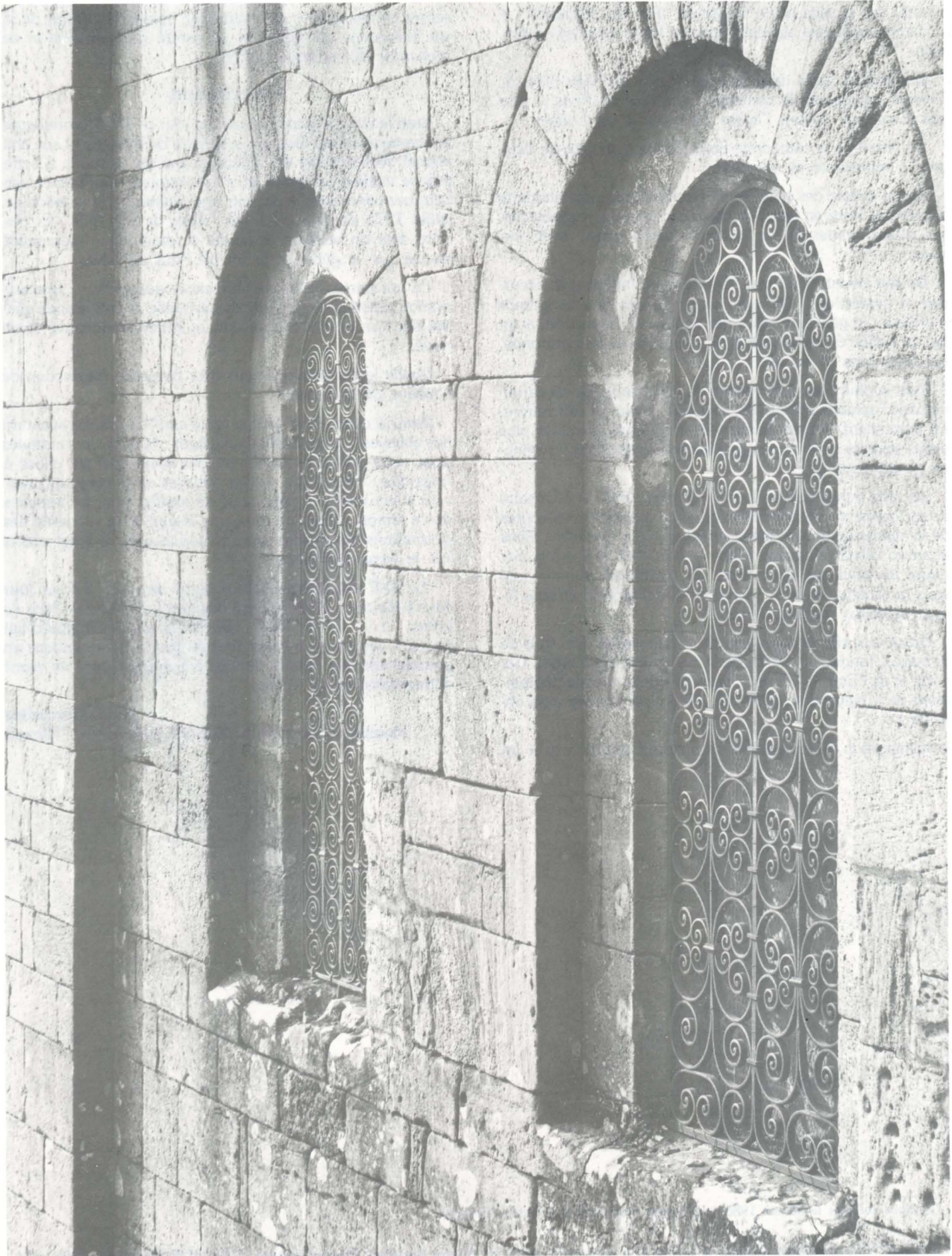
Mgr. de Souillac (1732-1750) et Mgr. de Fumel (1750-1790), évêques de Lodève, composèrent le "Propre liturgique de la fête de Pons de Léras" liturgie riche pour un petit diocèse. Cela paraît extraordinaire ! écrit Frère Vincent Ferras O.S.B., moine d'En-Calcat, mais Lodève voulait glorifier son "Bienheureux compatriote".

Le calendrier des saints honorés dans le diocèse actuel de Montpellier indique toujours la date du 18 septembre comme fête du Bienheureux Pons de Léras, pénitent, moine cistercien de Sylvanès.

Le journal local "l'Echo de Lodève" du 17 octobre 1852 attire l'attention de ses lecteurs sur la grande croix de pierre



Sylvanès à notre époque (studio Martin-Millau)



La belle architecture ornée de ferronnerie renommés du XII^e siècle... en parfait état de conservation (photo Pierre Lautier)

plantée sur la plus haute falaise du "Pas de l'Escalette" signalant ainsi le lieu où vécut Pons de Léras avant sa conversion.

Un tableau, jadis dans la petite église de Saint-Félix de l'Héras, représente la confession publique de Pons le jour des Rameaux, devant l'église Saint-André de Lodève.

Un vitrail de la cathédrale Saint-Fulcran, du côté de l'épître, le représente en pénitent.

Sur la châsse des reliques de Saint-Fulcran, une statuette représente Pons en tenue de chevalier, les yeux levés au ciel, les mains jointes et un genou à terre priant avec ferveur.

De son vivant, le 21 mai 1140 le pape Innocent II, accordait sa protection à l'abbaye, reconnaissant ainsi les grands mérites et le génie de celui, qui depuis sa conversion, avait fait de l'oubli de soi-même et de l'humilité la plus profonde, les seuls buts de sa vie.

Mais le plus beau témoignage de Pons de Léras est certainement l'actuelle abbaye de Sylvanès, joyau de son œuvre. Le monument, présentement restauré, figure parmi les plus belles abbayes cisterciennes, par la renommée de sa ferronnerie notamment.

Les très riches festivités de l'été 1986, 850^e anniversaire de sa fondation, ont permis la création mondiale des vêpres de la Vierge du compositeur canadien Gille Tremblay, élève et ami d'Olivier Messiaen. Cette œuvre était dédiée à la mémoire de celui qui avait choisi de mettre sa communauté sous la protection de la Vierge de l'Assomption et sans lequel Sylvanès n'existerait pas.

Grâce aux efforts conjugués de l'Association des Amis de Sylvanès, fondée en 1975, de la commune, du Conseil Général et de l'Etat, la Charte culturelle signée avec le département de l'Aveyron le 15 février 1978 s'est donnée trois objectifs :

la restauration du monument, l'animation culturelle avec un

centre de rencontres et l'animation spirituelle autour de la vie paroissiale du village et un centre de formation et de recherche de musique sacrée.

Conclusion

Ainsi le rêve, le pari d'un certain jour de 1972 formulé par le dominicain Jean Gouzes, originaire de Brusque et son ami Michel Wolkowitsky de redonner une vie nouvelle à cette abbaye victime du temps et d'une certaine indifférence des hommes commence à devenir une réalité par la création en juillet 1975 de la Société des "Amis de Sylvanès". Et dès cette date on restaure et anime ce magnifique monument suscité par le génie et la foi de Pons de Léras.

Ce qui paraissait impossible existe aujourd'hui : une animation artistique, culturelle et spirituelle de très grande qualité dans un ensemble monastique entièrement sauvé et rénové.

Quelle leçon pouvons-nous tirer de cette résurrection de l'abbaye de Sylvanès ?

Dans la conclusion de son texte sur "La grande aventure des abbayes", Jacques Madaule, écrit : "Les pierres antiques dont nous admirons la beauté ont donc quelque chose à nous dire : l'esprit des vieilles abbayes et de celles qui revivent à leur image n'a pas cessé de souffler pour les hommes de ce temps, et rien ne témoigne mieux de la solidarité des générations qui se sont succédé depuis près de vingt siècles sur la terre de France".

"Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas" a dit un jour André Malraux. C'est grâce à des hommes tels que Pons de Léras, "à un fol de Dieu" que les hommes d'aujourd'hui peuvent contribuer à provoquer de profondes mutations en poursuivant leur œuvre, comme à Sylvanès, dans un esprit d'innovation et de fidélité.

Jean Mercadier

Membre honoraire du Conseil Général de l'Hérault

(1) Nous sommes le 28 juin 1986 (conférence prononcée à Sylvanès Aveyron).

N.D.L.R. Nous incitons nos lecteurs - à la suite de la promenade guidée par **Robert Aussibal, Pierre Cabanes et Michel Wolkowitsky**, le dimanche 25 novembre 1991 à laquelle 116 membres du G.R.E.C. participèrent - à se procurer le magnifique ouvrage sur Sylvanès publié sous la plume de Robert Aussibal.

En pages suivantes, présentation par Jean Mercadier de la charte 470 du Cartulaire de Sylvanès, traduite par H. Vallat.

B. PRESENTATION DE LA CHARTE 470 DU CARTULAIRE DE SYLVANES

1161-1171 - Chronique du moine Hugues, contenant la conversion de Pons de Leras et la fondation du Monastère de Sylvanès.

On nous permettra tout d'abord de rappeler quelques dates :

1095 : Urbain II prêche à Clermont la première croisade.

1098 : Fondation de Citeaux.

1136 : L'église de Sylvanès est érigée en abbaye.

1147 : Saint-Bernard prêche la deuxième croisade.

1206-1208 : Prédication de Saint-Dominique à Toulouse contre le catharisme, et début de la croisade contre les Albigeois.

1209 : La première fraternité franciscaine est constituée.

Entre 1161 et 1171, le moine Hugues rédige, sur ordre de son abbé Pons, la "chronique contenant la conversion de Pons de Leras et la fondation du monastère de Sylvanès".

Cette chronique, on le voit, présente un intérêt indéniable, tant pour le médiéviste avide de documents, que pour le simple lecteur amoureux de ces siècles de foi vigoureuse et contrastée, et comme enlumines par ces personnages de vitraux que sont le moine studieux et le seigneur repent, au temps où toute l'Europe occidentale, bâtissant abbayes et cathédrales, se couvrait d'un "blanc manteau de pierre".

De Hugues nous ne savons rien : ni son aspect physique, ni son âge, ni son terroir d'origine. A peine son prénom, et son surnom, Francigèna, laissent-ils conjecturer qu'il est du nord de la Loire et de langue d'oïl. Et pourtant nous savons tout de lui, l'essentiel, grâce à cette vingtaine de pages.

Et d'abord sa vigueur de pensée. Elle éclate dans cette composition précise en deux parties, annoncées dès le titre, encadrées par une préface et une conclusion, d'un lyrisme sobre dans la préface encore que soutenu par les réminiscences du Psalmiste ou de Matthieu, mais excellent dans la conclusion où respire l'allégresse d'avoir mené en toute obéissance son œuvre à bien, pour la plus grande gloire de son abbaye et de son Dieu.

Ensuite sa culture. Cet esprit clair, en effet, qui d'emblée affirme son humilité, proteste de son "intelligence obtuse" et de sa "langue embarrassée", ne renie rien de ce qui fut certainement son éducation solide, toute nourrie des "belles lettres" et des "Saintes Ecritures".

Il ne saurait être question, dans le cadre d'une présentation, d'analyser la qualité de son latin et de son classicisme, mais on ne peut pas ne pas être frappé par ses dons littéraires, par l'art avec lequel il file la métaphore, joue des oppositions (voir dans les premières pages de la chronique, le portrait de Pons, presque digne d'un Salluste, et dernières pages de la chronique, le récit de sa mort édifiante) ; il équilibre dans sa chronique les dits et les faits, les anecdotes et les discours ; risque un jeu étymologique savant et presque cicéronien sur Sylvanès (de sylva=forêt) et Salvanès (de Salvatio = salut). Bien d'autres échos classiques seraient à souligner. Veut-il, avant le grand discours de Pons à ses compa-

gnons évoquer la famine ? Il nous parle de la perfidie de Cérés, déesse romaine des moissons. Et quand, toujours dans ce discours, Pons ranime les cœurs, on jurerait qu'il a lu dans Tacite le discours du chef breton Galgacus ; en tout cas, c'est la même dialectique de la défaite et de la honte, ou de la victoire et de la gloire.

Mais que Hugues évoque le berceau de Sylvanès, ou le parfait jardinier céleste (préface) ou le bois vivifiant de la Croix (p. 8) ou encore le levain de la bénédiction divine qui fait déborder le pétrin et se multiplier les pains qui emplissent les corbeilles, (p. 13) il n'oublie jamais que sa rhétorique est au service de ses frères humains et de Dieu, dont il ne cesse d'exalter l'inépuisable bonté.

Car Hugues est tout pénétré de foi. Point d'étalage profane. Il ne cherche pas à briller. Sa plume est servie. Sa parole de Dieu, à travers l'Ancien et le Nouveau Testament, reste pour lui "le roc solide élevé sur sept colonnes", sur quoi fut bâtie son abbaye, une des pierres précieuses de la Jérusalem céleste. Et son but est parfaitement net.

A travers le récit de fondation et la haute figure de Pons, presque emblématique des valeurs monacales et, précisons-

SUPPLÉMENT ¹

470.

1161-1171. — *Chronique du moine Hugues contenant la conversion de Pons de Leras et la fondation du monastère de Sylvanès* ².

1. Préface.

* In nomine sancte³ et individue Trinitatis, unius, vere et summe sempiter⁴neque et ineffabilis Deitatis, Patris et Filii et Spiritus Sancti. Ego frater Ugo⁴, omnium minimus monachorum, pro capacitate sensus mei et ingenii modulo qualicumque stili officio referre curavi monasterii nostri, videlicet Salvaniensis cenobii, prima principia et quasi infantie ipsius prima cunabula ad memoriam studii revocare, qualiterque cura celestis gratie velut bone nutricis studio diligentiaque in virile robur excreverit et in istum statum quem habere cernitur, protegente Deo, pervenerit, conatus sum litterarum tradere monumentis ad

1. Le supplément qui suit est formé 1° de chartes existant en original aux Archives départementales de l'Aveyron, II., Sylvanès (n° 473, 483, 487, 496, 499, 502, 504, 507, 508, 510, 512, 514, 516, 519, 520, 521, 522, 523, 524). — 2° de copies extraites des tomes 40^r, 150^r et 151^r de la collection Doat conservée à la Bibliothèque Nationale (n° 470, 471, 472, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 484, 485, 486, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 497, 498, 500, 501, 503, 505, 506, 508, 509, 511, 513, 515, 517, 518).

L'historien trouvera ainsi réunies les principales pièces qui restent des archives de l'ancienne abbaye de Sylvanès.

De la teneur des actes n° 471, 478, 486 et 501, nous ne donnons que la partie qui intéresse Sylvanès.

Nous avons aussi résumé à dessein les actes n° 508, 509, 510, 511, 512, 514, 516, 517, 520, 521, 522, 523, en laissant de côté toutes les formules de droit.

2. Collection Doat (Bibl. Nat.), vol. 150, fol. 1^r-23^r, copie faite sur l'original. — Baluze, *op. cit.*, t. III, pp. 205-226. — Abbé Bousquet, *op. cit.* pp. 2-II.

3. Pour la lettre composée *ae* et pour les mots *mihī, nihil, nihilominus*, nous donnons l'orthographe du moyen âge (*e, nichī, nichil, nicholominus*) et non celle de Doat (*ae, mihī, nihil...*)

4. Ugo Francigena. Cf. Doat, 150, fol. 23 v°.

* Collection Doat, vol. 150, fol. 1 r°. — ** Fol. 1 v°.

le, cisterciennes, il s'agit de proposer concrètement un idéal de dévouement et de charité à un siècle dur, tout enténébré des "grandes peurs de l'Occident" pour reprendre l'expression de Delumeau. Cet idéal s'affirme dans les deux parties contrastées de sa chronique, la première purement hagiographique, la seconde plus programmatique.

L'hagiographie de Pons de Léras (et le temps est impropre, stricto sensu), se défie des outrances habituelles du genre en posant deux garde-fou : celui du témoignage véridique des acteurs contemporains des faits d'une part, celui de la maîtrise parfaite des Ecritures d'autre part. Chaque citation en effet est constamment rapportée au sujet, sans qu'on ne trouve jamais - phénomène fréquent dans le haut-Moyen-Age - cette incontinence verbale où les citations s'enchaînent les unes aux autres par simple association d'idées. A cet égard, il suffit de relire le discours que Hugues prête à Pons de Léras au moment de la famine. Tour à tour, Isaïe (5-10), Exode (16-13-18), Roi I (17-14), Roi II (7-1), Matthieu (14-15-20), se trouvent appelés à la rescousse, et tous sans exception, par le jeu des figures et des métaphores, bibliques ou testamentaires répètent la leçon du Psalmiste : "Le Seigneur donne à qui le craint la nourriture" (ps. 110) et celle de Matthieu esquissée dès la préface. "Ne vous préoccupez pas du lendemain" (6,34), "Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné de surcroît" (6.33.34).

Ainsi, au delà de la vérité historique, se trouve proclamée la vérité éternelle de la Sainte Trinité (Préface) et de la grâce infinie de Dieu (en 3 passages du début de la chronique).

Sous sa plume, Pons de Léras devient un véritable "exemplum". Sa conduite et ses paroles ne cessent d'être idéalisées. Si sa vie antérieure à l'irruption de la grâce nous est pudiquement voilée, la réparation de ses forfaits et de ses rapines, et surtout sa confession publique devant l'évêque de Lodève prennent un singulier relief et une valeur hautement symbolique. A partir du moment où les phases de sa contrition et de son rachat sont mises en parallèles avec la liturgie pénitentielle de la Semaine Sainte, rien ne manque : ni la veille dans le silence de la nuit, jusqu'à Saint-Guilhem, ni la tempête et les ténèbres, ni l'allégresse de la Résurrection célébrée à Ganges, ni le pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle à partir du Lundi de Pâques où Pons inaugure une nouvelle vie, à l'instar de chaque chrétien racheté par la Passion du Christ. Cette authentique dramaturgie bien propre à frapper les esprits du temps marque le tournant de la chronique.

A partir de là en effet l'hagiographie cède la place à un programme d'action valable pour tous ceux qui, comme Pons, veulent faire leur salut par la prière et les œuvres. Et quel meilleur moyen d'abord que celui de ces pèlerinages, de cette vraie quête mystique de "l'emplacement" du "lieu désert" où "en vivant du travail de leurs mains", ils pourront adorer Dieu : "Ora et Labora" ! De Compostelle à Saint Michel au péril de la Mer, de Saint-Martin de Tours à Saint-Martial de Limoges, de Rodez à Camarès enfin où ils découvrent leur "terre promise", résonne le précepte, puisque finalement c'est sous la règle de Saint-Benoit que fut placée l'abbaye de Sylvanès que fonda Pons.

"Ora et Labora" !

Défricher la terre, nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus, se faire mendiant pour les mendiants, quel meilleur acte de foi, d'espérance et de charité proposer à ces "hommes d'armes" ivres de leur force, cruels et égoïstes jusqu'à l'égaré (en fin de chronique) ? - De soldat, devenir la-

boureur en troquant l'épée pour le soc, de loup devenir agneau, n'est-ce pas obéir à la loi d'amour et de paix que le Christ apporté sur terre aux hommes de bonne volonté ? N'est-ce pas montrer à qui ne peut ou ne veut pas partir en croisade (n'oublions pas les dates !) un idéal de vie exaltant à portée de main ?

Par là cette chronique de Sylvanès s'intègre parfaitement dans le combat que durant la crise, se développant selon Duby* entre 1084 et 1138, l'Eglise mena contre les seigneurs, petits ou grands, princes ou hobereaux jaloux de leurs prérogatives, et qui trop souvent dans leur vie privée et publique outrepassant leurs droits et confondant propriété légitime et spoliation, oublièrent les simples préceptes d'humanité. A tous ceux-là, Pons de Léras, qu'on soupçonne de n'avoir été qu'un bandit de grand chemin, propose par sa conversion, ses efforts au service de tous, sa pieuse fondation et sa mort, ô combien édifiante, le modèle d'une énergie transmuée en charité ardente.

Ainsi à travers la chronique de Hugues, dont cette présentation est loin d'épuiser la richesse documentaire et doctrinale nous ne voyons pas seulement se dresser en pied un des personnages fascinant du Haut Languedoc médiéval, mais aussi en filigrane, se dessiner la personnalité d'un savant "es-lettres profanes et sacrées", d'un humaniste qui, sans renier le passé est à l'écoute de son siècle "tout plein de bruit et de fureur", d'un humble moine pour qui l'essentiel n'est pas de ce monde, mais de la Jérusalem céleste, et qui veut nous en persuader grâce à son style (faussement naïf !) et à la mise en scène dramatique d'une vie exemplaire.

Jean Mercadier

* Duby : "Le Chevalier, la femme et le prêtre" p. 138 (Hachette Paris 1981).

CARTULAIRE DE SYLVANÈS. N° 470

1161-1171 - Chronique du moine Hugues contenant la conversion de Pons de Léras et la fondation de l'abbaye de Sylvanès.

I - Préface

Au nom de la sainte et indivisible Trinité, une, vraie, suprême et éternelle, Divinité ineffable : Père, Fils et Saint Esprit. Moi, frère Hugues (1), de tous les moines le plus insignifiant en raison des capacités de mon intelligence, et à l'aune de mon esprit peu doué pour quelque tâche littéraire que ce soit, je me suis appliqué à relater les premiers commencements de notre monastère, à savoir la communauté de Sylvanès, et à évoquer pour notre zèle le premier berceau, pour ainsi dire, de son enfance, et comment, par la sollicitude de la grâce céleste, comparable au dévouement et aux soins attentifs d'une bonne nourrice, il a grandi jusqu'à atteindre la vigueur d'un homme et est parvenu, sous la protection de Dieu, à cet état où on le voit ; je me suis efforcé de confier ce dépôt à l'écrit pour l'honneur, la gloire et la louange de Celui qui, à partir des choses les plus petites, a coutume d'en faire de grandes, qui, avec cinq pains, a rassasié cinq mille hommes(2) et qui, mieux encore, au commencement du monde, a tout créé à partir de rien ; et aussi pour la mémoire des hommes à venir afin que notre postérité, dans la suite des générations, sache de quels pères la vie religieuse de notre maison a tiré son origine, pour que, une fois connue la noble racine d'un arbre (3) de qualité, elle s'applique, selon son espèce, à lui faire produire des fruits à jamais immarcescibles, pour rendre témoignage, louange et gloire à cet arbre de toute beauté, à savoir l'église de Sylvanès, notre

mère, que dès le début la main de l'Agriculteur céleste a toujours cultivé, comme un humble scion, et ne cesse de cultiver, le faisant croître et se développer, l'arrosant d'innombrables bienfaits, comme de pluies célestes, et dont il a désormais, par son zèle attentif, élevé au milieu des autres arbres des forêts la cime à une telle hauteur qu'il couvre les montagnes de son ombre, où les âmes spirituelles, diverses par leur vertu, leur piété, leur couleur et leurs nuances, pareilles aux oiseaux du ciel qui font leur nid, nourrissent les fruits de leurs nobles dévouements, tout en faisant retentir sans relâche les louanges du Créateur, - âmes simples aussi (4) et qui, dans leur douceur, comme de bonnes créatures de Dieu, reposent sans cesse à son ombre, loin de la brûlure des vices charnels, selon ce mot du Psalmiste : "tes créatures y habiteront". Et si d'aventure on me reproche d'avoir présomptueusement mis la main à un si noble et si grand sujet, moi dont l'esprit est émoussé, l'expression embarrassée et les connaissances presque nulles, qu'on sache que j'ai entrepris cette tâche, non point conduit par une présomption téméraire de ce genre, ou poussé par le vent d'une vaine gloire, - mais serré dans les liens d'une obéissance salutaire : c'est en effet sur les instructions de mon maître l'abbé Pons, et c'est lui qui m'a fourni chaque détail de ce qu'il a vu personnellement dès le début, ou entendu, de ceux qui ont vu et participé, et mieux encore de ceux-là mêmes qui furent les premiers organisateurs et fondateurs de ce lieu ; et c'est sur le témoignage aussi de quelques-uns de nos pères qui, simplement par ouï-dire, avaient tout appris ; mais notre récit s'appuie davantage sur le témoignage de ceux qui ont tout connu dès le début et ont eu leur part du labeur et de la patience de nos prédécesseurs, à savoir Hugues et Raymond Alzaran, prêtres, dont personne n'est autorisé à mettre en doute la vérité du témoignage. Mais, pour une préface, il suffit. (Fin de la préface)(6).

2 - Conversion et pèlerinage de Pons de Léras

(Début du développement).

Or donc sous le règne de Louis, fils de Philippe, sous l'épiscopat (1) de Monseigneur Pierre, titulaire de la cathédrale de Lodève, et sous l'autorité suprême de Notre Seigneur Jésus Christ, dans le ciel, sur terre et sur mer, vivait dans le Lodévois un homme, soldat de métier, appelé Pons de Léras, du nom de son château-fort, inexpugnable. D'illustre origine, selon les hiérarchies du siècle, riche en biens, propriétaire heureux, d'esprit vif, physiquement fort, intrépide aux armes, solidement établi dans sa petite ville, remarquable en toute gloire séculière, il se distinguait entre tous les autres. Ayant poursuivi tout jeune l'objet des désirs du siècle, il se rendit importun à bon nombre de ses voisins. Certains en effet, il les circonvenait par de rusés propos ; il en jetait d'autres dans le désarroi par la violence armée ; mais tous, autant qu'il le pouvait, il les dépouillait de leurs propres biens, et de jour comme de nuit les accablait de ses actes de pillage. Quoique ce fût ce vice surtout qui le marquât d'infamie, il n'était pas moins tenu pour blâmable à cause de tous les autres. Mais le Seigneur juste qui ne désire pas la mort du pêcheur mais son repentir, qui prend en pitié qui Il veut et endure qui Il veut, transperça son cœur d'un trait de la crainte divine, et le fit changer profondément de conduite. Rentrant en effet en lui-même, il se prit à considérer les maux qu'il avait faits, à penser au jugement que de tels actes suscitaient sur lui, et touché de douleur au dedans de son cœur, il se tourna tout entier vers le repentir ; et afin d'effacer la tache de ses crimes, il laissait couler, nuit et jour, des torrents de larmes. Tandis qu'il songeait par devers lui en silence par quels moyens et quelles réparations il pourrait apaiser la colère du Juge d'en Haut, ou par quels

actes il obtiendrait sa miséricorde, il décida de quitter le siècle tout entier, et d'occuper le temps qui lui restait à vivre aux œuvres de pénitence.

Mais parce qu'il avait une femme sans l'accord de laquelle il ne pouvait agir ainsi, il lui confia son secret dessein, et obtint à force de prières qu'elle agit comme lui. En femme de noble naissance et d'intelligence plus noble encore, elle acquiesça aux vœux pieux de son mari. Emue pourtant en ses entrailles de piété, et toute baignée de larmes, elle supplia leur père en faveur de ses enfants ; (elle avait en effet un fils et une fille, et par affection pour eux son cœur maternel s'émouvait de tendresse (2)). Le père prévoyant, tout en s'attachant à prendre pour lui toutes dispositions utiles, les prit aussi pour ses enfants. Accordant à la mère et à la fille une grande partie de sa fortune, il les plaça honorablement dans le monastère de filles appelé "Brinonia" (3). Quant à son fils, il le fit entrer au monastère de Lodève, dit Saint Sauveur, dans la communauté des moines. Et ce fut la première oblation, triplement agréable qu'il fit à la Trinité.

Comme tous ses voisins et tous ses amis s'étonnaient également et se demandaient chacun ce qu'il voulait faire et quelles étaient ses dispositions, - tous faisant des réflexions au fond de leur cœur, et chacun disant la sienne, - la foule de ses amis intimes s'adresse à lui ; car tous désiraient connaître ses intentions ou ce qu'il comptait faire. Alors, point par point, il leur exposa le dessein de son cœur, et, saisissant l'occasion, leur tint un discours sur le mépris du monde, la crainte du jugement de Dieu, les fruits de la pénitence, le châtement des méchants et la joie des bienheureux ; en homme disert et plein d'éloquence, quoique simple laïc, il fut de bout en bout très brillant. Certains enflammés par son éloquence poignante, méprisant tout le faste du monde se convertirent sur le champ à la pénitence, et désirant rester constamment à ses côtés, lui promirent une alliance indéfectible, lui tendirent leur main droite, prêts à marcher avec lui à la mort, et à la vie.

Le premier d'entre eux fut Raymond de Piret, homme qui laissa un bon souvenir, et qui, converti à la vie monacale, s'illustra dans la suite ; le deuxième fut Guiraud de Roca ; le cinquième, Hugues le grand ; le sixième Guillaume d'Esparon ; le septième, celui-là même qui les avait convertis par sa parole et son exemple, en sorte que ce nombre même donnait à comprendre que ceux là qu'avait illuminés la grâce septiforme parviendraient aussi à la perfection de leur vie nouvelle, puisqu'ils avaient commencé par un nombre parfait (4).

Libéré donc des chaînes de l'amour charnel, et rendu plus fort par l'alliance conclue avec Dieu, il se met à appliquer le grand précepte évangélique énoncé par le Seigneur : "Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes ; donne aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis moi"(5). Après avoir fait une annonce publique, il exposa en vente tous ses biens. Alors beaucoup de monde, soldats et villageois, riches et petites gens, clercs et laïcs, ayant rempli leurs bourses, s'en vinrent de partout, chacun désireux d'acquiescer ce qui lui avait fait plaisir. Et comme l'argent leur avait manqué, après de très nombreux achats, et qu'il restait encore en vente quantité de choses, il réunit les acheteurs pour discuter du prix, disant qu'il accepterait en paiement toute espèce de bête de bât, et tous les fruits de la terre dont se nourrit la vie humaine : une telle conduite avait une raison précise, comme le montrera la suite des événements. Car il savait, lui, ce qu'il avait l'intention de faire.

Il en résulta qu'après avoir dispersé tous ses biens immo-

biliers, il se trouvait en possession d'innombrables biens mobiliers, consistant en chevaux et juments, mulets et mules, bœufs et vaches, moutons et chèvres et beaucoup d'autres qu'il serait long d'énumérer. Et comme, selon le commandement du Seigneur, il voulait distribuer absolument tout aux indigents, aux églises, monastères, hôpitaux et asiles de vieillards, pauvres et pèlerins, veuves et pupilles, il crut que ce serait moins agréable à Dieu s'il ne restituait en premier ce dont il s'était emparé autrefois par la violence. Il envoya donc à travers la province tout alentour, à travers villes châteaux, domaines, partout où se rassemblaient des gens à cause des foires ou des marchés, et d'église en église, des messagers proclamer que tous ceux à qui Pons de Léras devait ou avait enlevé quelque chose de vive force, allassent le trouver en son domaine dit de Pégairolles, le lundi, mardi ou mercredi suivant la solennité des Rameaux pour recevoir chacun son dû. On était en effet très près de la fête chrétienne de Pâques.

Or donc le dimanche dit des Rameaux, Pons de Léras, soucieux de son salut, vint à Lodève. Après la procession et lecture faite de l'évangile en présence de l'évêque accompagné de ses clercs, debout sur une estrade dressée sur la place pour le sermon, et autour de laquelle se tenait la population, il vint avec ses compagnons dont j'ai parlé, nu et déchaux. Il était conduit par un individu, - la mort au cou, appelée en langue vulgaire "redorta" (6), - comme un malfaiteur et celui qui le conduisait le frappait de verges sans relâche ; ainsi l'avait-il ordonné. C'est ainsi qu'arrivant devant l'évêque, comme un esclave fugitif qui aurait quitté un bon maître, il se rendit à Dieu, par la main de celui-ci, demanda pardon à genoux, remit à l'évêque, essayant de lui en épargner la honte, commença par s'y opposer ; mais Pons qui continuait à demander très instamment que cela fût fait, finit par obtenir satisfaction. Et c'est ainsi qu'avec la permission de l'évêque on lit la feuille. Pour lui demeurant ferme sous les coups qui le brisent (7), tandis qu'il est battu de verges et supplie plus fort qu'on le batte, comme il se doit, plus rudement, il avoue à haute et claire voix qu'il est coupable de si grands crimes ; il arrosait le sol de ses larmes ; arrachait des gémissements et des pleurs à tout le peuple. Tous les assistants l'admiraient, lui témoignaient avec transport leur respect, proclamaient son repentir, affirmaient que le Seigneur avait véritablement jeté son regard sur lui et priaient pour lui afin que celui qui lui avait accordé la grâce de repentance, lui accordât aussi de persévérer dans le bien. Cette confession fut utile et nécessaire non seulement pour celui qui l'avait faite, mais encore pour bien d'autres qui, tremblants de honte et de pudeur, avaient longtemps caché leurs péchés ; mais alors, encouragés par son exemple, en le voyant faire ainsi l'aveu de ses fautes, ils coururent au bain purificateur de la confession et de la pénitence. Après cela, et une fois célébrée selon le rituel de la solennité des Rameaux, on alla à l'église.

Le lendemain, c'est à dire le deuxième jour de la semaine pascale, mais aussi le mardi et le mercredi, se trouvèrent sur la place dont j'ai parlé, une masse de gens vociférants, venus de divers côtés et réclamant chacun la restitution des biens qu'il avait perdus autrefois. Se rassemblant donc devant lui comme un juge, ils établissent en sa présence l'objet du procès, en appellent à lui comme à un juge, contre lui comme contre un accusé, et exigent de lui, comme d'un témoin, qu'il porte témoignage contre lui-même. Lui, à la fois juge et partie, accusé et témoin, assume tous les rôles du procès ; dans son désir de leur donner à tous satisfaction, il s'accuse lui-même, porte témoignage contre lui ; prononce l'arrêt en tant que juge et subit le châtement comme accusé (8). Enfin

se jetant aux pieds de chacun, il commençait par lui demander pardon, puis, selon la grandeur des pertes subies, il restituait à chacun sur ses propres ressources la contre-partie de la valeur déclarée. Comme il possédait, ainsi que nous l'avons dit, bon nombre d'animaux de différentes espèces, sans compter tout l'argent qui est nécessaire aux besoins des hommes, chacun recevait tel quel ce qu'il avait perdu, et s'imaginait non pas tant recevoir des biens d'autrui que retrouver les siens propres. Aussi changeant de bénédictions leurs malédictions anciennes, et lui souhaitant santé et bonheur, s'en retournèrent-ils joyeusement à leurs affaires.

C'est alors qu'apercevant près de là un villageois de ses voisins, il lui dit : "Hé ! qu'attends-tu ? Pourquoi n'indiques-tu pas la raison de tes cris ? - Moi, mon seigneur, répondit l'autre, je n'ai point de motif de crier contre toi ; je te loue fort et te bénis au contraire pour m'avoir aidé en maintes occasions et m'avoir en de très nombreuses affaires accordé ta protection (9) contre mes adversaires ; jamais tu ne m'as nui en rien ; en rien causé du tort". A quoi Pons répliqua : "Au contraire je t'ai nui ; je t'ai fait du mal ; je t'ai porté préjudice, mais peut-être tu l'as ignoré. Est-ce qu'à telle époque, telle nuit, tu n'as pas perdu ton troupeau, enlevé de son parc ? - Oui, je l'ai perdu, mon seigneur ; c'est vrai, je l'ai perdu ; mais j'ai ignoré qui m'avait porté tort, et je n'ai pas reconnu que tu étais complice. - C'est moi, dit Pons qui fut l'auteur par affidés et complices interposés. C'est pourquoi, je t'en supplie, accorde-moi ton pardon et puis je te rendrai ce que je t'ai pris. - Puisse le Seigneur du Ciel se montrer indulgent pour toi ; car pour moi je t'en fais volontiers remise. - Reçois donc ces bêtes qui sont restées, et qu'elles remplacent pour toi celles qu'un jour tu as perdues". Alors le voisin accepta ce bétail (9), le crut tombé du ciel ; et il publiait partout joyeusement que l'auteur du préjudice qu'il avait subi autrefois n'était pas un malfaiteur, mais un dispensateur prodigue de largesses. Pons, prenant sur les ressources qui lui restaient, distribua tout aux indigents, ainsi qu'il est écrit : "Il a répandu ses biens ; donné aux pauvres ; et sa justice demeure à jamais" (10).

Le jeudi, jour qu'on appelle aussi la Cène du Seigneur, il prit treize pauvres, les restaura copieusement d'aliments qui conviennent à ce temps, leur lava les pieds, les arrosa de ses larmes, les essuya de ses cheveux et accomplit tout fidèlement selon le commandement du Seigneur (11). Le soir venu, quand le soleil fut couché, n'oubliant nullement la Passion du Seigneur, il refusa le sommeil à ses yeux et le repos à ses paupières (12), et, à l'exemple de Notre Seigneur Jésus Christ qui, la nuit du même jour, se hâta spontanément afin de souffrir la Passion pour les pêcheurs, il voulut lui aussi, en sortant par sa libre volonté pour subir les épreuves de la pénitence, participer aux souffrances du Christ pour mériter d'être associé à sa Résurrection et à sa gloire.

En conséquence, lui et ses compagnons, dans le silence du milieu de la nuit, s'éloignèrent de leur terre, de leurs parents et de leur maison paternelle, chacun revêtu d'un simple habit, et encore grossier, convenant à la vie religieuse, avec un bâton et une besace ; ils prennent la route de pèlerinage qui mène à Saint-Guilhem. Ils allaient pieds nus, usage qu'ils ne pratiquaient guère ! et ce leur était d'autant plus pénible. D'autre part le chemin où ils avançaient n'était pas seulement fort malaisé pour des gens allant pieds nus, et marchant tout le jour sans désespérer, mais même pour des gens chaussés et allant à cheval : en effet il sinue dans les tournants, monte dans les collines, s'enfoncé dans les vallées, se hérissé de fragments de roches, est tout entier horrible.

Chemin faisant, tandis qu'ils devisaient et s'encourageaient mutuellement à supporter leurs épreuves de pénitence, il leur arriva par je ne sais quel jugement de Dieu une mésaventure funeste et effroyable ; mais je crois bien que la volonté de Dieu fut de les tenter, de les mettre à l'épreuve après les avoir tentés, et de les purifier après les avoir éprouvés. Soudain en effet, venant du désert, se précipita une bourrasque violente qui frappa le ciel et troubla l'atmosphère. La lune qui brillait l'instant d'avant se cacha subitement ; en même temps tous les globes étoilés s'enfuirent et une nuée épaisse couvrit les montagnes, et ce fut les ténèbres. Alors se mirent à gronder les tonnerres, à luire les éclairs et à tomber les grêlons. Sur eux s'abattirent une terreur et une épouvante à la mesure de la violence de la tempête. Enfin à la lueur des éclairs fréquents, ils avisèrent et aperçurent un lieu habité qui les mit en sécurité, à l'abri de l'ouragan et de la pluie. Mais avant d'y arriver, ils en supportèrent tant et tant qu'on peut dire, à juste titre, qu'ils furent lapidés, tourmentés, tentés (13).

Le matin venu, ils allaient se réjouissant sous le regard du Seigneur, qui les avait jugés dignes, pour l'amour de Lui, de subir une épreuve. Finalement ils parviennent à Saint-Guilhem où ils trouvèrent une foule de soldats et d'autres gens qui s'étaient rassemblés, selon la coutume, comme ils le font chaque année ce jour-là, pour adorer la Croix ; et avec eux, eux aussi adorèrent très dévotement le bois vivifiant sur lequel le berger conduisant le troupeau, et devenu l'agneau du sacrifice, a expié notre conduite (14). Comme tout le monde admirait également leur humilité et leur dévotion, et qu'on savait qu'ils étaient de Lodève, on les respectait d'autant plus. Or il y avait là parmi eux un homme puissant et riche : Raymond de Ganges (15), qui les supplia avec beaucoup de prières et les pressa fort de rester avec lui à Ganges le jour de la Résurrection du Seigneur, en l'honneur d'une si grande solennité. Acceptant, ils partirent avec lui et y passèrent la journée du lendemain qui suit (16) et le jour de la Résurrection du Seigneur. Ils y entendirent la solennité des saintes messes et reçurent en viatique le corps et le sang du Seigneur.

Le lendemain, c'est-à-dire le lundi de Pâques, disant adieu à leur hôte, ils prirent la route pour se rendre à Saint Jacques, cherchant sous l'habit du pèlerin et désirant rencontrer de toute manière Celui qui, comme on le lit (17), apparut ce même jour en habit de pèlerin aux deux disciples qui allaient à Emmaüs ; sur ce chemin, que d'épreuves et de tortures ils subirent dans la peine et les tribulations, dans les veilles, les jeûnes, la faim, la soif, le froid et le dénouement, seul le sait Celui qui de ces mêmes épreuves fut le rémunérateur (18) et le témoin. Mais Dieu leur fit la grâce aux yeux de tous ceux qui les virent de les faire reconnaître aisément par tous, au seul aspect de leur visage, pour des hommes honnêtes et vraiment religieux ; aussi beaucoup leur fournissaient-ils très volontiers les vivres nécessaires. Si parfois des riches leur en avaient offert beaucoup trop, ils n'acceptaient que ce qui pouvait suffire à les nourrir ce jour-là, et ils rendaient le reste ; s'ils étaient obligés de le garder, ils le partageaient sur le champ aux pauvres, et de peur de paraître mettre en l'argent un espoir qu'ils avaient mis tout entier en Dieu, ils ne réservaient rien pour le lendemain, confiant en Celui qui a dit : "Ne pensez pas au lendemain", et encore : "Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera ajouté (19)". C'est pour cette raison qu'ils passèrent de très nombreux jours sans se sustenter, mais ils n'en rendaient pas moins grâces à Dieu.

Tout au long du chemin, leur plus grand souci et le principal, fut de visiter les lieux saints, de chercher partout des

hommes religieux, de réclamer le soutien de leurs prières et d'apprendre d'eux le genre de vie qui leur permettrait toujours par la suite de servir le Seigneur en toute innocence. Or, de tous ceux qui leur donnèrent un conseil, l'avis fut unanime, la thèse identique, identique le discours, identique le conseil ; en hommes qui avaient tous été instruits dans un seul et unique esprit, tous leur disaient en effet de les aider de s'installer dans un lieu désert et d'y vivre du travail de leurs mains ; en quoi dans la simplicité et la pureté de leur vie ils serviraient Dieu et laisseraient après eux des héritiers de leurs pieuses pratiques. Celui qui surtout fortifia ce dessein et les en pénétra, fut l'archevêque de Saint Jacques (20) ; c'est lui en tout cas qui voulut les retenir dans son diocèse, et leur assigna un lieu approprié. Puis, faisant réflexion que s'ils demeuraient au milieu de gens parlant une langue étrangère, ils ne pourraient faire de grands progrès, et que parlant sans être compris, ils seraient tenus pour barbares par des barbares, il eut à cœur de les renvoyer dans les pays qu'ils connaissaient, les engagea à persévérer dans leur pieux dessein, et présumant de la bonté de Dieu, il leur promit en retour, de la part de Dieu, la joie.

Revigorés par ses discours, fortifiés par sa bénédiction, et revenant dans leur pays par un autre chemin, ils se rendirent au monument (21) de l'archange saint Michel, situé sur le Mont au Péril de la Mer, visitèrent l'église du bienheureux Martin de Tours, s'en allèrent en Limousin pour saint Martial, entrèrent dans la basilique du bienheureux Léonard ; pour finir ils pénétrèrent dans Rodez ; tandis qu'ils priaient à l'église de la bienheureuse mère de Dieu, la Vierge Marie, ils furent annoncés à l'évêque et mandés par lui. C'était monseigneur Adhémar, évêque de Rodez, homme de pieuse mémoire et de grande autorité, qui, ayant appris qu'ils étaient des Lodévois connus, et de nobles et généreux voisins, les accueillit avec beaucoup de respect et de grands transports de joie. Connaissant leurs souhaits, il leur promit de les servir en tout, et de leur apporter aide et conseil, s'ils voulaient rester dans son diocèse. Le comte de Rodez lui aussi, apprenant que Pons de Lérans se trouvait à l'évêché, voulut le voir comme une connaissance, un soldat de ses familiers, son ami autrefois. Quand il sut son désir, il lui promit de toujours l'aider et le défendre en tout. Tant le comte lui-même que l'évêque leur offrirent des terrains pour construire un monastère, à savoir des domaines et des églises à l'abandon. Mais fuyant personnellement l'affluence des gens, ils désiraient des retraites, dans les bois et les forêts, mieux cachées aux regards.

3 - Fondation du monastère de Silvanès

C'est pourquoi se retirant avec la faveur du comte et la bénédiction de l'évêque, ils arrivèrent sur un terroir appelé Camarès, boisé et couvert de forêts, montueux et vallonné, arrosé de sources, de ruisseaux et de rivières, qui était sous la dépendance d'un noble, riche et puissant : Arnaud du Pont. Ils le connaissaient depuis longtemps, le sachant homme bienveillant, gai, toujours disposé à favoriser toute entreprise vertueuse. Celui-ci les regardant venir à lui, leur dit avant même de les connaître : "Pourquoi venir à moi, Mes Seigneurs ? Que veulent-ils ? A tout ce que vous voudrez, sachez-le, je suis prêt à consentir. "Quand il sut qui ils étaient, il les accueillit avec de grandes marques d'honneur et de pieux respect, et s'enquit avec soin du motif de leur venue. En réponse ils déclarèrent rechercher un endroit qui s'accordât à la vie religieuse, à l'écart, loin de la vue des hommes, pour y rester et servir le Seigneur". Qui donc pourrait (1), leur dit-il, satisfaire vos souhaits comme moi ? Quelle terre convenant mieux à un tel projet pourra-t-on trouver. Cette terre, la voici, sous vos yeux : où il vous

plaira, demeurez, bâtissez, semez, plantez, défrichez et priez pour moi". Mais eux firent choix d'un lieu-dit : Silvanès de toute antiquité, du nom des silves (qui l'entouraient), et que Pons lui-même ou ses successeurs appelèrent, changeant le I en A, Salvanès, afin que le lieu dit Silvanès à cause de ses silves fût appelé par la suite Salvanès à cause de la Salvation (des âmes) (2). Construisant de leurs propres mains des cabanes, ils y restèrent dans la société des bêtes, sans négliger pourtant le labeur quotidien : débroussaillant à la serpe, fendant le sol à la houe, ils rendirent le lieu, d'inhabitable qu'il était, habitable.

Alors la renommée de leur sainte vie se répandant partout aux environs parvint aux oreilles des prélats voisins : ceux de Rodez, de Lodève, de Béziers, puis aux oreilles de toute la population. Alors les gens en très grand nombre, se mirent à venir les voir, leur offrant des dons et les aidant en toutes choses ; ce sont les Lodévois, on le sait, qui firent le plus, comme nous le montrerons plus "à plein" par la suite.

A cette époque survint dans le pays une famine inouïe : la terre refusa ses fruits à ses paysans et ceux qui la cultivaient furent dans l'affliction ; frustrés dans leur espoir, joués par la mauvaise foi de Cérès, ils allaient à la glandée (3). Cette année-là, selon la prophétie d'Isaïe (4), on dit que trente boisseaux de grains en produisirent à peine trois, et que dix arpents de vigne eurent peine à remplir une seule bouteille (de vin). Alors à Salvanès se rassemblèrent une foule de pauvres et beaucoup de gens qui assiégèrent la maison et investirent à la façon d'une armée, mettant tous leurs espoirs de vie dans ses réserves. Cette maison et ses frères avaient, depuis le début, une coutume bien enracinée, et se faisaient quasi une règle, d'accorder l'hospitalité à tous, de nourrir les indigents, de restaurer les pauvres, vêtir ceux qui étaient nus, ensevelir les morts, et accomplir toutes les autres œuvres de piété et de miséricorde. Cette coutume, on le voit, s'était maintenue jusqu'à ce jour, selon les possibilités du lieu, avec la faveur divine. Or devant une telle affluence de pauvres, les frères, profondément troublés et contristés, se dirent l'un à l'autre : "Il nous faut fuir ce lieu ou mourir avec eux. Voyez : que devons-nous faire ? Qui pourra les soutenir même peu de jours ? Si cet endroit avec ses maisons et ses habitants était du pain, une telle foule pourrait en peu de temps le dévorer".

Alors Pons de Léras apaisa leurs murmures en disant : "Quand bien même nous le voudrions, nous ne fuirons pas : car aucune issue ne se découvre ni à l'orient, ni du côté des montagnes désertes, quand Dieu est juge. Enfin qui se hâte de fuir prouve qu'il est vaincu, et vaincu ignominieusement, tandis que la gloire attend le vainqueur (5). Or nous ne sommes pas venus pour fuir, mais pour nous battre. Il nous faut donc rester fermes, ne pas fuir et combattre en hommes, parce que ne recevra la couronne que celui qui aura combattu dans les règles. Souvenez-vous des jours anciens de votre conversion où vous avez relevé jusqu'au bout le terrible défi du labeur et de l'endurance, et comment le Seigneur nous a affranchis de toutes nos tribulations et difficultés. Maintenant ayez confiance : de la même façon il viendra à votre secours. Rappelez-vous que jadis le peuple d'Israël, privé pendant quarante ans du pain de la terre, fut nourri par Dieu dans le désert de la manne du ciel (6) ; aux jours d'Elie, à Sarepta de Sidon, il a nourri la veuve et tous les serviteurs de la maison et le prophète, pendant de nombreux jours, avec un pot de farine et un flacon d'huile, parce que la farine dans le pot n'a pas manqué, et que l'huile dans le flacon n'a pas diminué (7) ; et encore au temps d'Elisée (8), quand Samarie fut assiégée et que les assiégés étaient en danger de périr des affres de la faim, Dieu en un seul jour

leur procura une telle abondance de nourriture qu'un boisseau (de fleur de farine) valait un statère et deux boisseaux d'orge un statère aussi, à la porte de Samarie. Et vous avez entendu dans l'Evangile (9) qu'avec cinq pains le Seigneur a rassasié cinq mille hommes, et qu'après que ceux-là furent restaurés, les apôtres emplirent douze corbeilles des morceaux de pain qui restèrent à ceux qui avaient mangé. La main du Seigneur est-elle donc devenue si faible qu'elle ne puisse maintenant agir de même ? Elle est aussi forte qu'alors ; elle ne peut l'être moins, ni plus. Croyons en Lui, mes frères, car à celui qui croit, tout est possible. Mettons tout notre espoir en Lui, parce qu'il est le libérateur de tous ceux qui espèrent en Lui ; craignons-Le, en sachant qu'il exaucera les désirs de ceux qui Le craignent. Aimons-Le, parce qu'Il veille sur tous ceux qui L'aiment. Mais le temps d'aujourd'hui, mes frères, exige que vous fassiez à nouveau ce que vous fîtes jadis, souvenez-vous. Vendez ce que vous possédez, faites l'aumône de vos biens : jadis personnels, ils appartiennent maintenant à tous. Voici que vous avez des bœufs et des brebis, des bêtes de somme et du bétail ; que rien, depuis le fil à tisser jusqu'à un lacet de soulier, ne reste qui ne soit vendu et donné à nos frères dans le besoin. Car ils sont nos frères, ils ont le même père que nous : Dieu, à qui nous disons tous : "Notre Père...". Ils ont été rachetés au même prix que nous, au prix du sang de Jésus Christ. Et si après tout nous avons le bonheur de mourir, mourons tous dans notre simplicité, sachant que, de même que Jésus Christ a mis sa vie en jeu pour nous, nous aussi devons mettre en jeu la nôtre pour nos frères. Cependant j'irai trouver les notables qui vivent dans le siècle, et au nom des mendiants, je me ferai mendiant".

Cela dit, il monta sur un petit âne, et lui donnant un coup de badine, il s'en alla.

Les frères s'apprêtaient à vendre tout ce qu'ils possédaient, comme il l'avait ordonné. Mais à cette nouvelle sire Arnaud de Pont les en empêcha de toutes les façons, craignant que le pays ne redevînt un désert ; et ouvrant son grenier, il leur donna des vivres en abondance, de quoi soutenir les pauvres, fût-ce pour peu de temps. Alors voyant leur foi, le Seigneur étendit sa bénédiction sur cette maison, de ce jour et par la suite. Si parfois peu de grains étaient écrasés sous la meule, la farine recueillie remplissait des tonneaux ; si l'on pétrissait, les pétrins débordaient à cause du levain de la bénédiction divine ; et quand le four de petites dimensions recevait les pains, avec quelques-uns on emplissait de grands paniers qu'on avait peine, si nombreux (10) fût-on, à vider. En effet le pain se multipliait, plus on en distribuait, et sous la dent de ceux qui mangeaient la nourriture s'accroissait dans la bouche. Ainsi par la grâce surabondante de la bénédiction divine, ce peuple fut repu dans ce désert, comme par une manne céleste, tout ce temps-là, jusqu'à l'époque des récoltes nouvelles.

Quant à Pons de Léras, de retour quelques jours après, apportant lui-même la consolation, qui n'était pas la moindre, de la bénédiction divine, il réjouit la maison et tous ses habitants. Apprenant les grands miracles accomplis par Dieu, il en éprouva une joie très profonde, et tous avec lui bénissaient également le Seigneur dans leurs hymnes et leurs actions de grâce, disant : "le Seigneur miséricordieux et compatissant a laissé la mémoire de ses prodiges ; il a donné à manger à ceux qui le craignent (11). Quand fut écoulé le temps qui va jusqu'au jour de la naissance de Saint Jean Baptiste, en ce jour là précisément, il donna un repas à la population, et quand tous furent copieusement restaurés, il ordonna à tous, au nom du Seigneur, en leur disant adieu, de rentrer chez eux. Et ceux là s'en furent, proclamant par-

tout : “En vérité, le Seigneur se trouve en ce lieu qui n'est rien autre que la maison de Dieu (12)”. Ensuite en peu de temps, ce lieu obtint de tels résultats, et prit un tel développement, non seulement par ses biens matériels mais aussi par le nombre de ses religieux et de ses possessions qu'on le disait propre à la construction d'une abbaye, et à l'observance d'une Règle.

4 - Erection du monastère en abbaye

Ils eurent donc entre eux une discussion pour savoir quel ordre leur paraissait le plus grand. Les uns louaient l'ordre des Cisterciens ; d'autres celui des Chartreux ; et pour certains même il convenait de construire un monastère de chastes moniales. On décida alors de soumettre l'affaire à l'arbitrage des Chartreux. C'est pourquoi Pons de Lérans, gagnant la Grande Chartreuse exposa l'affaire au prieur et aux autres frères qui, observant la règle de vérité, firent l'éloge de l'ordre de Cîteaux avant tous les autres et recommandèrent aussi à Pons de le choisir de préférence. A ce conseil, ils ajoutèrent celui de se rattacher à l'abbaye cistercienne qui lui paraissait la plus proche de Salvanès pour éviter en allées et venues un excès de fatigue.

Alors Pons de Lérans, leur disant adieu, se rendit à Mazan (1), entra au chapitre par les soins de Dom Pierre, l'abbé qui était alors à sa tête remit la maison de Salvanès à l'ordre de Cîteaux et lui confie la direction de la susdite. Alors Dom Pierre (2), le premier abbé de Mazan, de pieuse mémoire, saint homme digne de Dieu, y dépêcha certains hommes choisis pour y équiper des ateliers et aménager l'endroit conformément aux règles de l'ordre. Il prescrivit aux frères de Salvanès de venir le trouver, et au bout d'un an de probation et d'enseignement selon la règle du bienheureux Benoît, il leur fit revêtir l'habit monastique, leur donna sa bénédiction et les renvoya. C'est l'un d'entre eux, homme sage, bon et instruit, dom Adhémar qu'il mit à leur tête et désigna comme abbé ; c'est à lui qu'il remit et abandonna la direction de la maison.

Alors pour la première fois, l'église de Salvanès fut érigée en abbaye. C'était en l'an MCXXXVI de l'Incarnation du Seigneur. Alors la religion se mit à y fleurir, l'ordre à se développer, la charité à brûler ; alors d'illustres personnages et de simples fidèles commencèrent sur leurs biens et leurs terres à lui faire des dons considérables, et pas seulement ceux du voisinage, mais aussi des habitants des pays lointains et d'outre mer. Car la ferveur religieuse de la maison n'échappa pas aux yeux des princes du monde qui, pour le salut et la rédemption de leur âme, y envoyèrent leurs présents. Ainsi fit l'empereur de Constantinople (3) ; ainsi fit le roi de Sicile, ou comte Roger (4) ; ainsi encore, un homme admirable, connu dans le monde entier pour sa sainteté et sa dévotion : le comte Thibaut (5) ; ainsi bien d'autres qui, inscrits sur le registre de la béatitude éternelle, ont reçu du Seigneur la récompense de leur dévotion. Parmi eux il faut particulièrement noter, et recommander à une mémoire éternelle, un noble qui d'Outre mer envoya pour construire l'église de Salvanès deux cents marcs (6) d'argent ; sa mémoire bénie entre nos amis et nos familiers, est célébrée et honorée non seulement au rythme des anniversaires, mais encore dans la pratique quotidienne. Un noble encore et très riche citoyen de Lodève, nommé Pierre Aibrand fit faire un dortoir, pour la construction duquel il offrit deux cents marcs d'argent. Quant à son fils Aibrand, il fit le réfectoire.

5 - Changement de place du monastère

Avec le temps, Dom Guiraud, abbé, et l'ensemble des frères, décidèrent qu'il fallait, à cause de l'insolence des gens

du siècle et de bien d'autres inconvénients, changer le monastère de place, en un lieu qui semblait meilleur et convenir mieux à la vie religieuse, et qui présentait beaucoup d'autres avantages : il n'était pas loin du monastère, à une portée de baliste. Mais il n'était pas propriété du monastère et on ne pouvait l'acquérir qu'à grand prix. Apprenant cela, Guillaume, l'homme dont j'ai parlé ci-dessus, celui qui avait envoyé pour construire l'église deux cents marcs d'argent, voulut et commanda qu'on achetât sur cette somme le terrain sur lequel serait fondée l'église. Ce qui fut fait : pour mille sous (1), le terrain fut acheté avec toutes ses dépendances (2). C'était un beau domaine, plein d'agrément, et convenant fort bien à la vie religieuse. Ils se mirent donc à y édifier le nouveau monastère où Pierre Aibrand, vénérable sacriste de l'église de Lodève, fils du Pierre dont j'ai parlé, et son frère Guiraud, firent construire en commun un dortoir plus vaste et plus magnifique que ne l'était l'ancien. Le réfectoire fut l'œuvre de Richard Clair vénérable clerc de l'église surnommée. Voilà les bâtisseurs et les fondateurs du monastère de Salvanès à qui le mérite de leur dévotion a valu d'être les premiers au nombre de nos amis et de nos familiers ; leur mémoire restera dans les siècles, car aussi longtemps que pourra durer l'ordre de Cîteaux, il ne se passera pas de jour que ne soit commémoré leur souvenir, et ne soit dite pour eux une prière solennelle.

Quant à ceux qui par leurs travaux furent à l'origine de l'entreprise en ce lieu, ils demeurèrent dans la sainteté de leur vie, l'humilité et l'obéissance. Mais frère Pons de Lérans, toujours empressé à choisir la plus humble place, resta sous l'habit laïc des frères convers, afin de pourvoir plus librement aux besoins de toute la maison, et vivre esclave des esclaves de Dieu. C'est ce qu'il fit jusqu'au jour de sa fin bienheureuse où il reposa dans le Seigneur. Il fut pieux, sage, humble, modeste, sobre, chaste et paisible tant que la vie d'ici-bas anima son corps. Et au mois d'août, le premier jour du mois, prenant la voie de toute chair, il ne trépassa pas, il passa (3) chez ses pères, de la mort à la vie, du labeur au repos, de l'exil à la patrie (céleste). Ceux-là vivant dans la chair ont implanté cette église grâce à leur labeur ; ils reçoivent tout de suite la couronne et la palme de leurs peines, et nous sommes tous redevables à leurs âmes, nous et tous ceux qui vivront en ce lieu jusqu'à la fin ; car c'est eux qui ont travaillé, et nous nous sommes entrés dans leurs travaux (4) ; C'est eux qui ont semé et nous, nous avons moissonné, encore que nous ayons plus besoin de leurs prières qu'eux des nôtres, eux qui, par leurs mérites et leurs intercessions, font que Dieu ne cesse de régir et de protéger ce lieu. A leur exemple, bien des hommes, soldats de métier se sont en ce lieu tournés vers le Seigneur. L'un d'eux fut Arnaud du Pont, mentionné ci-dessus, qui fit don du lieu où par la suite il reposa en paix. Mais plusieurs autres déposèrent leurs armes matérielles pour prendre les armes spirituelles, prêts à se battre contre les désordres spirituels. De leurs glaives, ils ont forgé des socs (5), et de leurs lances des serpes ; ils ne lèveront plus le glaive contre les gens et ne s'exerceront plus au combat, car en eux s'accomplit la parole : “le loup habitera avec les agneaux, le léopard se couchera avec le chevreuil, le loup et l'agneau paîtront ensemble, le lion comme le bœuf mangera de la paille (6).” Cependant les frères occupés à louer Dieu et le consacrant à leurs tâches quotidiennes, ensemençèrent les champs, plantèrent les vignes, ils firent fructifier, Dieu les bénit et ils se multiplièrent en abondance ; il leur apporta l'objet de leur désir (7), et ils ne furent pas frustrés dans leur attente car Dieu leur accorda le séjour des nations et ils possédèrent le labeur des peuples, en sorte qu'ils gardent sa justice et recherchent sa loi (8).

Je me suis dispensé de décrire le site puisque nous le voyons chaque jour : des montagnes l'entourent comme Dieu entoure son peuple (8 bis). J'ai jugé superflu aussi de parler des bâtiments matériels, puisqu'ils se renouvellent chaque jour : les anciens sont détruits ; de nouveaux sont édifiés et les améliorations sont constantes. Ce sont les choses spirituelles qu'il faut connaître, car cette maison fut fondée sur un roc solide, c'est-à-dire le Seigneur Jésus Christ. Elevée sur sept colonnes, elle perce les nues, passe à travers les étoiles, touche au trône du Juge d'en Haut, où le Roi des Rois et le Maître du Monde porte le sceptre, tient les rênes de l'univers et conduit fermement son char ailé (9) ; de grosses pierres, des pierres vivantes, des pierres précieuses y sont dégrossies, taillées, polies avec lesquelles se bâtit la Jérusalem céleste, "comme une cité dont toutes les parties sont liées ensemble" (10).

6 - Liste des premiers abbés de Silvanès

Le premier abbé de ce lieu fut Dom Adhémar, qui y vécut six mois ; le deuxième, Didier qui fut huit ans à sa tête ; le troisième, Dom Guiraud qui, par droit de direction, gouverna le monastère énergiquement pendant dix ans, l'agrandit par de multiples acquisitions et y accomplit maintes œuvres bonnes. Entre autres il fonda la maison de Nonenque et y implanta (1) une communauté de saintes moniales. Il mou-

rut l'an de grâce MCLXI, en septembre, le 15^e jour avant les calendes d'octobre (2). Lui succéda Dom Pons, mon abbé, qui, au consentement unanime de la communauté, au mois d'octobre de la même année, devint de prier, abbé. Il fut le quatrième de la liste. C'est lui qui m'a commandé d'écrire cette chronique, lui qui a vu ou entendu ce que nous avons dit, et fourni son témoignage à ce qui était écrit. Et nous savons que son témoignage est véridique.

7 - Conclusion

Fais donc éclater ton allégresse, église de Salvanès, mère de bonté ; remercie et jubile ; élargis l'espace de ta tente ; déploie les parois de peaux de tes tabernacles (3) ; allonge tes cordages, car tu te répandras à droite et à gauche et ta descendance recevra les montagnes en héritage. Réjouis-toi et exulte dans le Seigneur ton Dieu, parce que tant que le sanglier se plaira sur la crête des montagnes, et le poisson dans les rivières, tant que les abeilles butineront le thym, et la cigale, la rosée, ton honneur, ton nom et tes louanges resteront, avec l'appui de notre Seigneur Jésus Christ, Dieu qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

(Fin de l'exposé de la conversion de Pons de Lérans, et du récit véridique des débuts du monastère de Salvanès).

Lodève. 2 décembre 1987. Traduction d'Henri Vallat.

Notes

1. Préface.

- 1 : Ugo Francigena. (note du Supplément. S.)
- 2 : Matthieu XIV.15.21.
- 3 : métaphore filée de l'arbre, fréquente dans les Evangiles. Cf infra (fin chronique) à propos de Novenque. Propagavit/provigner.
- 4 : Simplicis...mansueti. Accord : kata noësin.
- 5 : Psaumes 68,II.
- 6 : Préface d'allure cicéronienne, en deux longues phrases. Structure parataxique, plus que syntaxique.

2. Conversion et pèlerinages de Pons de Lérans

- 1 : Louis VI le Gros (1103-1137), fils de Philippe I^{er}. (Note S.), Pierre De Raymond des Raymond de Rouergue (Note S) et évêque de Lodève de 1120 à 1154. Noter la gradation du *regnum* terrestre à l'*imperium* céleste, avec la médiation de l'*episcopatus*.
- 2 : *Pietas* successivement au sens chrétien, puis païen de : affection, tendresse des parents pour leurs enfants.
- 3 : Brinonia : Drinant ?
- 4 : Sept : nombre parfait pour le Moyen Age, continuant les spéculations pythagoriciennes de l'Antiquité, largement vulgarisées par Macrobe, citant par ex. Cicéron (*Somnium Scipionis*, I. ch. 6) "qui numerus rerum omnium fere nodus est". Sur le 7 "nombre nodal" de l'univers, il suffira de mentionner Pierre Alphonse (1050, ap. 1106) enseignant dans sa *Discipline clericalis* que : "7 artes, 7 probitares, 7 industriae constituent la *perfecta nobilitas*". Pour d'autres détails, cf. Curtius : *la Littérature européenne et le Moyen Age Latin*. Excursus XVI. 2 vol. PUF. reed. 1986.
- 5 : Matthieu. XIX, 21.
- 6 : Hugues glose le mot, d'origine francique, la *hart* (ligneo vinculo) par *redorta* : lien de branches tortillées. (Alibert : *Dict. Occitan français*. 1966).
- 7 : Traduction glosée. *Confractio*, de *confringo*, briser, rompre totalement apparaît dans la Vulgate. Cf. Isaïe 24-19.
- 8 : Tout le passage dénote une assez bonne connaissance du droit romain, probablement à travers Cicéron. Nous sommes d'ailleurs en Languedoc, pays de droit écrit. De même l'emploi technique de *patrocinium*, qui est l'appui, le soutien moral apporté par le *patronus* à son *cliens*.
- 9 : *Pecuniam* pour *pecudem*. Négligence du rédacteur ou du copiste ?
- 10 : Ps. III.3.
- 11 : Pour l'inspiration cf. Jean XIII, 5-9 et VII, 36-39.
- 12 : Psi.//131,4.
- 13 : Psi.//25,1.
- 14 : "Nostros *actus Actor* luit Hostia factus". Traduction légèrement glosée pour tenir compte du double plan métaphorique, païen et chrétien, et du jeu des homophonies. *Actor* (pecoris) : berger. Cf. Ovide *Her.*1.95, par ex. et *hostia*, la victime du troupeau, sacrifiée.
- 15 : Petri de Agantico. Coquille ? pour Agantico : mentionné en 1073 dans le Cartulaire de Maguelonne. Voir Hamlin : *les noms de lieux* du département de l'Hérault. 1983.
- 16 : *Paracœven* : transcription fautive du grec : *paraseven* : le jour des préparatifs qui désigne encore en grec moderne le Jeudi Saint.
- 17 : Luc XXIV, 13 sq.
- 18 : le mot est employé par Tertullien : *Apologétique* 36.
- 19 : Matthieu VI, 34, puis 33.
- 20 : Didace Gelmirez ou Bernard de Angino. (S).
- 21 : *Memoria*, au sens technique : "monument destiné à sauver de l'oubli le souvenir des martyrs".
"Nec tamen miraculis quae per Memorias nostrorum martyrum fiunt..."
Nos martyribus...Memorias sicut hominibus mortuis fabricamus". (St Augustin *Civ. Dei*, XXVII, ch. 10.
Cf. Martigny : *Dict. des Ant. Chret.*, 1877.
Les deux routes de pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle dont la cathédrale, commencée en 1075 était presque achevée vers 1120 :
a) la 1^{re} par Saint Guilhem, Montpellier, Agde ; Narbonne, Carcassonne, Toulouse, passe le col du Somport, puis Jaca, Puente la Reina, Burgos, Sahagun.
b) La seconde bifurque à Puente la Reina et passe au Col de Roncevaux, puis Dax, Bordeaux, Saintes, Poitiers, Tours, Orléans, Paris.
La 3^e médiane ne nous intéresse pas ici. Voir *Les Royaumes d'Occident*. Univers des Formes. 1983.



Le cloître, photo Pierre Lautier.

3. Fondation du monastère de Silvanès

- 1 : Postet ; lire posset.
- 2 : Calembour savant. Silvanes/Salvanes - Silva/Salvatio. La traduction le sauve, mal, en utilisant deux mots vieillis, mais retenus encore par Littré. Salvatio se rencontre dans le *psautier d'Oxford*, XII^e s. presque contemporain de Silvanès.
- 3 : Il convient probablement de lire : "quernas ibant ad glandes". Cf. Virgile. *Georg.I* ; 305 : "et quernas glandes tum stringere tempus". Emplois chez Columelle et Caton.
- 4 : Isaïe V, 10. Le boisseau : 13 litres ; l'arpent : 25 ares environ.
- 5 : Ici parle l'ancien "miles". Pour la dialectique très romaine de la gloire et de la honte ; de la victoire et de la défaite : Cf. le souvenir lointain de Tacite ; *Vie d'Agricola* 33, entre autres.
- 6 : Exode XVI ; 13-18.
- 7 : I Rois 17- ;14.
- 8 : II Rois 7.1. A noter dans le développement qui suit la multiplication des mots grecs, latinisés, à partir de la vulgate. Hidria (udria) ; lechitus (lèkuthos) ; statere (statèr) ; cophinos (kophinos) ; magides (magis) ; clibanus (klibanos) ; heremo (erèmos).
- 9 : Matthieu XIV 15-20.
- 10 : *tantibus* : barbarisme inverse de celui commis sur *pertinentiis*. La confusion est fréquente dans le latin du XII^e s. Cf Dag Norberg : *Manuel pratique de latin médiéval*. 1980.
- 11 : Cf Psaumes III.
- 12 : Genèse XXVIII 16-17.

4. Erection du monastère en abbaye

- 1 : *Sur Mazan*. Cf. Dom Vaissette : *Histoire du Languedoc*. Ed. 1872. Tome IV, note CXXI p. 601.
Abbaye fondée en 1124 par Amédée d'Hauberive (sic. Pour Hauterive ?) qui était moine à Bonneval, dans la montagne du Vivarais, à 4 lieues d'Aubenas, vers le N.O. Largement dotée par les seigneurs des environs, elle devint très riche et fonda à son tour des monastères qui devinrent plus riches qu'elle :
1136 : Sylvanès et le Thoronet en Provence.
1148 : Sénanque, diocèse de Cavaillon.
1152 : Sénanque fonde à son tour Chambon dans le diocèse de Viviers. Il conviendrait d'y ajouter la fondation de plusieurs monastères de femmes. Suit dans cette note la liste des abbés jusqu'en 1746.
- 2 : Le premier Pierre Itier ordonna Adhémard, premier abbé de Silvanès. Il appartenait à la famille des anciens seigneurs de Géorand, et avant d'entrer dans l'ordre de Cîteaux, il avait été chanoine et prévôt à la cathédrale de Viviers.
- 3 : Soit Jean (1118-1143) ; soit Manuel Comnène (1148-1180).
- 4 : Roger II, grand comte, puis roi des Deux Siciles (1101-1154).
- 5 : Thibaut comte de Champagne.
- 6 : le marc=8 onces = 244 gr,75.

5. Changement de place du monastère

- 1 : le sou : solidus = 12 deniers.
- 2 : Cf-supra p. 12, n.2. ch.3, note 10
- 3 : la traduction essaie de rendre le jeu homophonique de *obiit/abiit*.
- 4 : Citation de Jean IV,38.
- 5 : Isaïe II,4. Cf. Virgile *Georg.I*, 508. "et curvae rigidum faces conflantur in ensem".
- 6 : Isaïe XI,7.
- 7 : locus fere desperatus. Conjeci melius : "fecerunt fructum maturitati".
- 8 : Genèse XXVI,2-6. Cf St Aug. *Civ.Dei* : XVI,36.
- 8 (bis) : Psaumes 125,2.
- 9 : Psaumes 121,3

6. Liste des premiers abbés de Silvanès

- 1 : Cf. supra ch. 1, note 3.
- 2 : Soit le 17 Septembre.
- 3 : Isaïe 54.23. Le passage de *tentorium* : tente à *tabernaculum* qui désigne la tente augurale souligne le glissement chrétien.

Notes complémentaires extraites de *Histoire du Languedoc de Dom Vaissette (éd. Privat 1872)*

Vol.IV : *Abbaye de St-Sauveur à Lodève* (p. 802-804). Liste des abbés ; du 1^{er} : Bermond, vers 988, au dernier : 1779. Au moment approximatif de la conversion de Léras, le 7^e abbé était Auger qui apparaît dans plusieurs actes jusque vers 1138.

Vol. III : *Sur Pons de Laraze* (sic !), p. 705-706. Résume la chronique de Hugues en lui ôtant tout caractère hagiographique.
Sur l'adoration de la Croix à Saint-Guilhem : il s'agit du fragment de la vraie croix dont Charlemagne avait fait don à l'abbaye.
- Le prieur de la Grande Chartreuse consulté par Pons était Gulgues.
- Les dons considérables reçus par Sylvanès de 1146 à 1157 furent accordés par les vicomtes de Béziers, Carcassonne ; les seigneurs de Roquefeuille, Peyre, Vintron, Olargues et Montlaur.

Vol. V : Chartes et diplômes. p. 1094. Textes : N° 472 et 543), recueillis dans le Cartulaire de Sylvanès (1163 et 1164).

N.D.L.R. N'oubliez pas de vous procurer le magnifique ouvrage de Robert Aussibal : "L'Abbaye de Sylvanès. Architecture et symbolisme". Disponible en librairie.

(Photographies, coll. personnelle de Jean Mercadier).